

députations qui vous réveilleront quand vous aurez sommeil et aux électeurs qui vous feront boire ou que vous ferez boire quand vous aurez faim, froid, chaud....

Ah ! le député n'a rien à faire !!!

Et si vous étiez ministre ? oh ! si vous étiez ministre.... Je vous ferai prochainement l'esquisse de la journée d'un ministre. Vous verrez ce que c'est !!!

* * Eh bien ! les écoles du soir sont décidément un véritable succès.

Le directeur de ces classes vient de me remettre les statistiques dressées jusqu'à ce jour ; elles sont intéressantes et instructives.

Dès le début 8,250 personnes se sont fait inscrire, mais, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, un certain nombre se retirent aussitôt, d'autres manquent d'énergie, ne se sentent pas de force à lutter contre les premières difficultés et leur paresse native, et il en suit que l'on compte généralement sur trente à cinquante pour cent de déserteurs.

Dans le cas actuel il y en a eu moins qu'on le supposait puisque l'on constate une moyenne de 6,158 élèves présents tous les soirs dans les quatorze écoles de Montréal.

La plus fréquentée est l'école Montcalm qui, située dans un quartier essentiellement canadien français, compte 1,094 élèves.

Voici du reste la liste des écoles ainsi que le nombre d'élèves qui en suivent les cours :

Ecole Montcalm.....	1094	élèves
" Belmont.....	856	"
" Olier.....	675	"
" Sarsfield.....	535	"
" Du Plateau.....	482	"
" Amherst.....	473	"
" Hochelaga.....	413	"
" Arnold.....	351	"
" Saint-Pierre.....	333	"
" Mitchell.....	287	"
" Salle Montcalm.....	280	"
" Juive.....	186	"
" Sainte-Anne.....	97	"
" Riverside.....	96	"
	6158	"

Sur ces 6,158 élèves ; 3,147 apprennent le français ; — (c'est cela qui va faire plaisir à M. Dalton McCarthy !) — 223 étudient l'anglais ; 1490 suivent les cours de dessin et 278 suivent les cours supérieurs, c'est-à-dire les classes commerciales.

La plupart des élèves sont âgés de 16 à 40 ans, mais on en trouve cependant un certain nombre qui dépassent cet âge : 95 de 40 à 45 ans ; 22 de 45 à 50 ans, et 7 de 50 à 65 ans.

L'un des plus vieux, disait dernièrement à un ministre qui visitait l'école et s'étonnait de le voir étudier son abécédaire :

— C'est vrai, monsieur le ministre, j'ai soixante ans bien sonnés, mais j'espère bien que je ne mourrai pas sans savoir lire !....

* * Je parcours la nomenclature des diverses professions des élèves et j'y trouve naturellement matière à réflexions.

Sept agents de police suivent les cours ; tout le monde en sera fort heureux, car ils auront peut-être ainsi l'occasion de devenir un peu plus polis qu'ils ne le sont d'ordinaire.

A Québec, les *pollicemen*, règle générale, occupent la partie du trottoir la mieux nettoyée en hiver et, les neuf dixièmes du temps, loin de se déranger quand on passe près d'eux avec une femme, ils s'arrêtent et nous regardent béatement, pendant que l'on est obligé de contourner leur grasse personne et leur non moins épais uniforme.

Dix-huit barbiers figurent sur la liste.

Un garçon de buvette ! il fréquente l'école Olier, et je voudrais bien connaître son nom, afin de le publier et de le donner en exemple à ses centaines ou milliers de confrères qui feraient bien mieux d'aller aux cours du soir, plutôt que de s'enfermer tous les jours comme des jambons dans les trous où ils s'atrophient.

Un bouchonnier ! j'ignorais qu'il y eut des bouchonniers à Montréal, mais j'éprouve une douce satisfaction à constater que cet honnête ouvrier utilise ses loisirs à s'instruire.

Deux boutonnières—encore un métier ignoré de beaucoup de monde, en ce pays—renseignements

pris, il paraît qu'en effet, quelques bons ouvriers, au lieu de porter tout simplement à la raffinerie de sucre les os qu'ils achètent, en font des boutons et autres objets.

Tant mieux, tant mieux, c'est ainsi que l'industrie se développe peu à peu.

Cent quarante-six charretiers !!! mais, c'est un comble ! un heureux comble !! mais les cochers de Montréal vont donc devenir courtois, affables, polis, prévenants, *peu chérants*, ils vont donc pouvoir apprendre le manuel de la civilité, non puérile, mais honnête. Bravo ! Bravo !!

Un pompier ! C'est peu, trop peu, mais je comprends que les exigences du métier sont tellement dures, qu'il est difficile de s'absenter aussi souvent qu'on le voudrait, même pour les meilleurs motifs. Cependant je crois que si le comité du feu et le chef Benoit s'en mêlaient, ils pourraient facilement former une bonne petite bibliothèque à la station centrale, dont les livres seraient mis à la disposition des pompiers. Il suffirait pour cela de faire un appel au public, car tout le monde aime les pompiers.

Une bibliothèque du même genre devrait certainement être établie au poste central de police. Avis aux chefs de nos grandes et petites villes.

Des livres partout !

* * Je vous ai parlé tout à l'heure des charretiers, où plutôt des cochers, qui suivent les cours du soir, et il me revient à l'esprit une anecdote à ce sujet :

Un soir, il faisait un temps impossible, de la neige en haut, de la boue en bas, — il était sept heures et demi, M. Templé allait faire sa visite quotidienne, (ce que l'on appelle au régiment, la ronde d'officier), quand arrivé au coin de la rue Craig et St-Laurent, un cocher l'arrête :

— Eh ! monsieur le directeur, vous ne me reconnaissez pas, je vas à votre école. C'est vrai qu'on perd de temps en temps un *trois trente sous*, mais on apprend quelque chose et puis.... voyez-vous.... on boit pas tant.... Vous faites votre tournée, je vas vous mener.....

— C'est bon, mon ami, combien ?

— Quoi, combien ? Vous m'instruisez pour rien, je peux bien vous mener pour rien.... Eh, va *d'in Cer-volin* !.... (Cer-volin est le nom du cheval)....

Et il le conduisit ainsi d'école en école, heureux de pouvoir donner, lui aussi, une preuve de sympathie à l'entreprise des écoles du soir.

Et ces choses-là arrivent souvent, elles se manifestent sous une forme ou une autre, mais il est vraiment admirable de voir combien le mouvement des écoles est populaire.

* * Quelque temps, quelques jours après, plutôt, l'ouverture des cours, plusieurs anglais de très bonnes familles du quartier du Beaver-Hall et du faubourg St-Antoine, vinrent trouver le comité de direction de ces écoles et demandèrent s'il ne leur serait pas possible d'ouvrir un cours français, mais un cours avancé, attendu que la plupart d'entre eux ont déjà fait des études qu'ils désirent compléter.

En un mot ils veulent parler français d'une manière convenable.

Hein ! monsieur McCarthy. Hein ! monsieur du Nord-Ouest qui voulez abolir la langue française, en Canada, êtes-vous bien battus ? et par vos compatriotes, plus intelligents que vous ! plus pratiques que vous ! plus forts que vous !

La demande était faite d'une manière si convenable que les membres du comité s'en occupèrent immédiatement, et c'est alors que fut fondé le cours supérieur de français.

Il fallait un professeur ; on choisit M. Leblond, un travailleur, un bucheur, qui a fait ses preuves et qui a quelque chose dans le crâne. Il a d'excellents élèves, instruits, bien élevés, et c'est vraiment un bonheur, pour nous tous Canadiens, de voir une bonne classe bien dirigée.

Ah ! des Anglais intelligents comme ceux-là, aux idées larges, qui veulent nous connaître comme nous les connaissons, nous les recevons à bras ouverts ; il n'y a plus alors de différences de races entre nous, mais bien cette belle et noble émulation qui fait des peuples forts et des têtes qui pensent.

Vous le voyez, en haut comme en bas, c'est la lutte entreprise à armes égales, il faut apprendre,

s'instruire, connaître, savoir et, franchement, cela ne vaut-il pas mieux que de se chamailler toujours à propos de vieilles rangaines, si respectables qu'elles puissent être, mais qui ont fait leur temps, de préjugés de races etc., etc., alors que nous sommes attachés au sol, et que nous aimons tous les rayons d'or du soleil qui nous réchauffe et de la neige floconneuse du pays, du Canada que nous aimons tous

* * Les Juifs font bande à part ; ils ont leur école spéciale, située rue Côté, et rien n'est plus curieux que de voir réunis tous ces fils d'Israël appartenant à vingt nations différentes, venus de toutes les parties du monde, parlant des langues diverses mais se reconnaissant toujours entre eux à certains signes de race qui leur sont particuliers.

Il y a dans cette école : des Galliciens, des Anglais, des Roumains, des Autrichiens, des Russes, des Allemands, des Portugais, des Espagnols, un Persan, des Arméniens, des Arabes, etc., tous juifs et tous travailleurs.

Ils sont cent-quatre-vingt-six, hommes, femmes, enfants, filles et garçons car c'est la seule classe où jusqu'à présent, les élèves des deux sexes soient admis et où ils étudient en commun.

Aucun de ces descendants des deux tribus qui restent du peuple de David n'a la fortune des Rothschilds, dont je vous parlais la semaine dernière ; ils ne vendent ni montres, ni diamants, ceux-ci sont les humbles, les petits, les besogneux qui seraient chassés des palais des rois de la finance, comme le fut jadis ce pauvre diable de Lazare, s'ils osaient s'y présenter.

Ceux-là ont droit à nos sympathies.

Plusieurs des professeurs sont très remarquables et, parmi eux, je citerai M. Jokisch qui parle toutes les langues de l'Europe, sauf l'espagnol et le portugais. Du reste, il est reconnu que les Juifs ont une facilité extraordinaire pour apprendre les langues étrangères et on compte chez eux un grand nombre de polyglottes distingués.

Le principal, M. Goldstein, abandonne son traitement, \$180, aux autres professeurs dont la portion de fortune est plus riche que la sienne. Mlle Michæls enseigne gratuitement aussi.

Fait assez remarquable et peu connu, les Juifs espagnols et portugais, qui sont très nombreux à Montréal, ne veulent avoir affaire qu'aux commissaires catholiques, et c'est à eux qu'ils versent leurs taxes scolaires.

* * Je viens de parler des jeunes filles juives qui suivent les cours du soir, mais je dois ajouter que si l'on ne voit pas de jeunes canadiennes en faire autant, cela tient à deux causes : la première est que le système des écoles communes aux deux sexes ne peut être admis, et la seconde c'est qu'il n'y a pas d'écoles pour les femmes et les jeunes filles.

Ce n'est pas cependant la bonne volonté qui leur manque, car dès le soir de l'ouverture des cours, nombre de jeunes filles croyant que des classes leur seraient ouvertes, se sont présentées chez des institutrices telles que Mme Marchand, Melle Généreux, Miles Thibaudeau et autres, dont les établissements sont bien connus.

Toutes s'en sont revenues chez elles un peu déçues et, M. Templé, à qui je parlais de cette question dernièrement, me dit que d'après des renseignements puisés à bonne source, il croyait que six cents femmes et jeunes filles, au moins, seraient disposées à suivre des cours du soir, si on ouvrait des classes spéciales.

Je sais bien qu'il peut y avoir sans doute bien des objections aux sorties des jeunes filles, le soir, et d'autres raisons à donner, mais enfin je ne discute pas le sujet aujourd'hui, je signale une lacune qui existe évidemment dans l'œuvre si bien commencée des classes du soir, et j'espère qu'on s'occupera de la question.

Leon Leduc